

Maurizio Catani

## Les scaldini de Paris

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Maurizio Catani, « Les scaldini de Paris », *Terrain* [En ligne], 7 | 1986, mis en ligne le 19 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2907.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2907.html>

Document généré automatiquement le 04 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Maurizio Catani

## Les scaldini de Paris

Pagination originale : p. 14-23



- 1 Une étude sur l'ensemble des immigrés originaires de la région Emilie-Romagne nous a fait découvrir une catégorie particulière d'immigrés, les *scaldini*<sup>1</sup>. Le nom, forgé par les intéressés, vient de l'italien *scaldare*, chauffer. En effet, originaires de quelques communes de l'Apennin de Parme et Plaisance, ces *scaldini* font fonctionner depuis trois générations au moins, les chaudières à charbon qui chauffent, à Paris, des immeubles d'habitation, des édifices administratifs, certaines entreprises et des églises. Le cas de Notre-Dame, que l'on verra plus loin, est exemplaire.
- 2 La profession est née dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'apparition et le développement de ce secteur du machinisme industriel qu'est la fabrication des chaudières mais la catégorie socioprofessionnelle n'a jamais été reconnue par l'administration ni par les syndicats. Vraisemblablement, elle disparaîtra sans avoir connu une définition administrative. Alors que les « cris de Paris » nous sont connus dès le Moyen Age par les images gravées des ramoneurs, des vendeurs de cotrets (bois de chauffage), de mottes, de charbon, de limonade<sup>2</sup>, les chauffeurs de chaudières n'ont pas eu d'iconographie, à travers les photographies d'Atget par exemple, et leur vie n'a pas été décrite dans un équivalent du *Tableau de Paris* de S. Mercier.
- 3 Bien que le *scaldino* fût un migrant comme les Savoyards ou les Auvergnats (au tournant du siècle ceux qui seraient devenus scaldini creusaient les galeries du métro), la conception de son nouveau métier était elle-même une nouveauté. Elle relevait de la parcellisation des tâches industrielles et non des activités du commerce ambulante, au sens large, comme celles de ses devanciers quand le chauffage et le ramonage étaient uniquement individuels. Ainsi, arraché à la rue et à ses cris, le « servant » de la chaudière — minuscule rouage du machinisme industriel — est resté littéralement souterrain tant physiquement que symboliquement. Cela a entraîné son apparente inexistence du point de vue historique si bien que ce métier a été « découvert » uniquement à travers l'approche biographique orale de l'ensemble du courant migratoire régional.
- 4 La profession est saisonnière : le scaldino « chauffe » pendant six ou sept mois par an, selon la frilosité des propriétaires ou des locataires, en remplissant de charbon deux fois par jour, les

chaudières d'un certain nombre d'immeubles. Il doit aussi, au petit matin, vider les cendres et s'occuper, tout au long de la saison et à sa fin, de l'entretien courant de la chaudière. Homme de confiance qui a accès aux caves, il est pratiquement sûr de retrouver son travail d'une année sur l'autre. L'été, il peut, comme par le passé, rentrer chez lui pour participer aux travaux agropastoraux ou bien, surtout aujourd'hui, rester sur place pour la réparation ou l'installation de chaudières. On verra l'importance du progressif remplacement du premier choix par le deuxième.

- 5 Hier ou aujourd'hui, aux yeux du gérant de chaque immeuble, le scaldino a la charge de cette seule chaudière. La rémunération unitaire étant donc relativement basse, le scaldino était et est obligé de se « fabriquer une tournée » en restant, si possible, dans le même quartier de façon à passer rapidement dans le plus grand nombre de caves. Dès avant 1914, et plus systématiquement pendant l'entre-deux-guerres, tous les scaldini ont essayé d'avoir un « fixe » comme employé d'un installateur-réparateur qui gère aussi des chaudières ou comme salarié d'un charbonnier auvergnat. En même temps, ils cherchaient à établir, à travers les « bougnats » et à l'aide des « pays » déjà installés, une tournée personnelle. Ils finissaient donc — comme aujourd'hui — par avoir deux tournées : dix immeubles donnaient de quoi faire vivre la famille, vingt permettaient de faire des économies, trente d'avoir l'équivalent d'un « salaire de ministre ». Précisons qu'aujourd'hui, un scaldino qui a vingt chaudières peut gagner entre vingt et trente mille francs pendant les six ou sept mois de la saison ; il lui faut alors répartir ses gains sur les douze mois de l'année. Aujourd'hui, presque tous les scaldini sont mensualisés et les « indépendants » se comptent sur les doigts d'une main. Mais il y a à peine quinze ans, un père de famille devait savoir prévoir et, éventuellement, chercher un métier d'appoint pendant la belle saison. Avant la Deuxième Guerre mondiale, en revanche, la plupart des scaldini rentraient au pays pour travailler la terre. Ils effectuaient ainsi un périple bien plus qu'une simple migration saisonnière. Encore aujourd'hui, ceux qui passent deux mois au pays ne sont pas rares, pendant lesquels ils font les foins, aidant leurs frères ou leurs cousins restés ou redevenus cultivateurs. Les propriétés étant traditionnellement indivises, il y a peu d'années encore, l'épargne accumulée à l'étranger était investie en terres (aujourd'hui, on préfère des appartements ou des commerces). Un des effets de ces longs congés est qu'ils finissent par coïncider avec les vacances scolaires des enfants. Cela a sans doute une grande importance sur les relations entre les générations étant donné que les grands-parents passent la belle saison au village dans la maison qui, traditionnellement, abrite plusieurs générations.
- 6 Les scaldini d'origine italienne ont été et sont majoritaires dans la profession — ils étaient naguère une centaine et sont aujourd'hui une quarantaine — mais celle-ci a été exercée par des Français, Savoyards ou Bretons, par d'autres Italiens ou par des immigrés d'Afrique du Nord. Cette variété des origines — surtout en banlieue — ne donne que plus de relief à l'importance et à la durée de ce courant migratoire subrégional et invite à considérer ses rapports avec les originaires d'Auvergne qui sont prépondérants dans le commerce du charbon, en gros ou au détail. Les Auvergnats sont très proches des scaldini. Sans qu'il y ait eu d'intermariage, du moins à notre connaissance, scaldini et bougnats originaires d'Auvergne se sont toujours côtoyés et estimés avant que les cafés-charbons ne disparaissent presque entièrement. Les deux courants migratoires partageaient, *grosso modo*, une même valorisation du travail familial acharné, une même « religion » de la solidarité entre « pays » et la même saleté professionnelle. De là découlait que le café-charbon ait pu devenir pour ces deux branches du même secteur, le chauffage, un quartier général indispensable. Les scaldini en regrettent la disparition. Installés à Paris depuis plus longtemps que les Italiens, les bougnats offraient aux scaldini une halte à la fin de leur tournée du matin. Le café devenait le lieu de réunion où l'on n'était pas refusé malgré la saleté et c'était là qu'en cassant la croûte, on pouvait glaner quelque travail de livraison avant de reprendre, l'après-midi, la tournée du soir. Là, les scaldini échangeaient des nouvelles et s'organisaient pour remplacer, gratuitement, ceux qui ne pouvaient pas faire leur tournée

pour des raisons de santé. Aujourd'hui, le téléphone a remplacé les aspects fonctionnels de ces rencontres mais l'estime réciproque demeure, cimentée par le respect que tous, Italiens et Auvergnats, portent à des nourritures qui « tiennent au corps », et rassurante quant à la fondamentale unité des opinions que chaque courant migratoire — montagnard et fier de l'être — constate chez l'autre. « Pour le chauffage, il n'y avait que les Italiens », disent d'anciens bougnats.

- 7 Parfois les Auvergnats étaient aussi les logeurs des scaldini ; un informateur raconte : (Une bonne partie du courant migratoire provincial habitaient à La Villette ou à Boulogne) « Les scaldini qui habitaient Passy avaient une raison. C'était des immeubles riches qui étaient restés de l'Exposition de 1900. Ils avaient été construits pour ça tout autour du Trocadéro : boulevard de Lucère, le square Alboni, celui des Eaux, rue des Eaux et jusqu'au quai de Passy. Il y avait trois chauffeurs (dont mon père) qui habitaient là en 1934. Cela parce que les hôtels de Passy, des immeubles superbes, splendides, de toute beauté, avaient quarante-huit calorifères et seize chaudières. Les calorifères chauffaient des immeubles, les chaudières étaient pour l'eau chaude. Il y avait quatre chauffeurs : ils avaient douze calorifères chacun et quatre chaudières. Ce qui fait que ces gens-là se levaient à deux heures du matin, quand sonnait la tour Eiffel. Ils se levaient et faisaient les douze calorifères et les quatre chaudières. Après, ils se lavaient et, vers cinq heures du matin, ils prenaient le métro et venaient au Trocadéro, Ségur... Ainsi, ils faisaient leur (deuxième) tournée à peu près propres. Alors, ils étaient condamnés à habiter Passy et *on* habitait (i.e. moi aussi j'habitais — après avoir rejoint mon père à l'âge de quatorze ans) chez ce p... d'Auvergnat ! » .

## L'après-guerre et l'entente entre scaldini et charbonniers

- 8 La période la plus importante de diffusion du chauffage au charbon va de l'immédiat après-guerre au début des années 60. C'est alors que Paris possède le plus grand nombre de bougnats et, surtout, de charbonniers de gros, ainsi que de ramoneurs, de fumistes et de chauffeurs de chaudières à charbon. Encore aujourd'hui, les scaldini retraités parlent avec beaucoup de considération des marchands de Gennevilliers, par exemple, parmi lesquels vers 1955, il y en avait qui possédaient cent cinquante camions de livraison. Juste après la Deuxième Guerre mondiale ce furent ces charbonniers qui, ne trouvant pas assez de chauffeurs de chaudières installés à Paris, renouèrent avec la tradition des Savoyards, jadis ramoneurs, en leur offrant le logement, la nourriture et une « bonne paye ». Mais le « développement des sports d'hiver, dit un installateur ancien scaldino, les conduisit à rentrer ». Si l'importance que les scaldini eux-mêmes attribuent aux lieux d'origine peut conduire cet informateur à surestimer certains faits, il est en revanche certain qu'en 1946 il y avait de l'embauche pour les Italiens qui avaient fui Paris pendant la guerre mais qui étaient prêts à y revenir. Le même informateur, arrivé à Paris le 1<sup>er</sup> décembre, commençait à travailler le deux chez son patron d'avant guerre. En suivant les traces de son propre père, il ne se fit pas faute d'appeler frères et cousins. Comme signe de l'importance des activités pendant ces années-là, les informateurs décrivent l'incessant va-et-vient des wagons de charbon qu'il fallait décharger dans les « cours » des « chantiers » (entrepôts).
- 9 Le déclin du chauffage à charbon survient entre 1960 et 1970. Encore jeune et devenu installateur par mariage endogamique, l'un des informateurs, qui avait rejoint en 1966 ses deux frères déjà en activité, s'était entendu dire qu'il n'aurait eu du travail, comme scaldino, que pendant deux ou trois ans encore. Ayant épousé la fille d'un ancien scaldino devenu patron, en 1986, il est lui-même employeur de quelques scaldini. Bien que la disparition du métier s'avère inéluctable du fait de la diminution d'importance de tout ce qui a trait au charbon et à ses anciennes technologies d'utilisation, charbonniers et scaldini se reconvertissent graduellement à d'autres formes de chauffage sans abandonner l'ancienne. Réduits en nombre, ils ont encore

des perspectives de travail intéressantes parce que les grossistes et les installateurs gèrent aussi des contrats de chauffage et emploient des scaldini.

- 10 De fait, la modernisation du secteur a été plutôt faible entre 1970 et 1980 et ne s'est accélérée qu'au cours des toutes dernières années. Cette lente évolution semble être liée à la difficulté de modifier les conditions mêmes de l'exercice du métier héritées du début du siècle. Pour les scaldini, l'invisibilité de l'activité et la spécificité des fournitures deviennent en ce sens des atouts. Le parc immobilier est très fractionné : la réticence des propriétaires à envisager des dépenses importantes se joint à l'immobilisme relatif des professionnels, charbonniers et scaldini, et à la prudence des syndics et gérants d'immeubles. Toutes les anciennes branches de la nouvelle profession du Génie climatique doivent se serrer les coudes. Si lors de leur fête au pays, au mois d'août, les scaldini en activité offrent une médaille d'or au scaldino retraité le plus âgé, une partie des frais de cette réunion est à la charge d'un charbonnier auvergnat qui a aussi fait le voyage au moins une fois. Même dans la complémentarité de l'entente, la différence entre les deux courants migratoires se voit à ceci : les scaldini maintiennent l'importance des origines et la communiquent aux descendants à travers une présence effective au village, on le verra.

## Les valeurs de la société d'origine des scaldini

- 11 Les communes dont sont originaires la plupart des scaldini sont celles de Bardi et Bedonia, en province de Parme et celles de Bobbio, Bettola, Farini d'Olmo, Ferriere, Morfasso, Vernasca, Gropparello en province de Plaisance<sup>3</sup>. Dans ces vallées aux pentes abruptes et boisées, ce foisonnement de lieux ne doit pas induire en erreur quant au nombre de personnes intéressées : il ne s'agit que de minuscules hameaux étagés entre 400 et 900 mètres d'altitude. Centrés sur eux-mêmes et sur les échanges à l'intérieur de la même paroisse, ces hameaux sont comme la concrétion historique d'une lente croissance démographique. Souvent leur nom coïncide avec celui d'une famille et l'on se mariait presque toujours dans le limites d'une même paroisse (aujourd'hui l'endogamie n'a pas entièrement disparu<sup>4</sup>). Les lopins de terre sont minuscules et leurs propriétaires ont dû chercher des revenus d'appoint depuis le milieu du siècle dernier pour compléter les provisions des quelques céréales de montagne qui, avec le cochon, ont été jusqu'en 1960 la base de l'alimentation. Il existait des activités communes, liées aux fenaisons et au départ vers les alpages, qui renforçaient la concurrence, la solidarité et l'endogamie.
- 12 La tradition veut que les fils continuent de résider dans la maison du père même après leur propre mariage. La propriété demeure indivise jusqu'à la mort ou à la vieillesse avancée du chef de famille. L'obligation d'assistance à la génération précédente était absolue et même aujourd'hui il n'est pas question de s'y soustraire en la déléguant à des institutions étatiques même si les pensions de vieillesse ont modifié l'aspect matériel des choses. Ainsi, la migration n'a jamais été considérée comme une rupture mais bien plus comme un périple intégré dans les rites de passage. Pendant près d'un siècle, elle a été une composante régulière des relations sociales entre les sexes et les générations. La recherche de ressources extérieures d'appoint a été une constante mais tout l'effort migratoire tendait à la conservation de la société montagnarde des hameaux. A travers la régularité saisonnière du métier, le scaldino représente un cas extrême de cette valorisation du système local de relations.
- 13 Il n'est pas surprenant qu'à Paris, la cohésion du groupe — qu'il s'agisse de scaldini ou plus largement et plus anciennement de maçons et de plâtriers originaires des mêmes vallées — se maintienne encore. D'autant plus que, dans le cas des scaldini, il était possible de passer la totalité de la belle saison au hameau en renouant avec les travaux et la vie de la paroisse (qui regroupe plusieurs hameaux) et de la commune (qui rassemble deux, trois paroisses). Minipropriétaires, les émigrés, qu'ils fussent scaldini ou non, ont investi leurs économies en achats de terres jusqu'en 1970 ou même 1975. De ce point de vue, vivre à Paris était une sorte de spéculation due au décalage, reconnu et exploité, entre deux « qualités de la vie ».

Ce qui, pour les Parisiens soucieux d'être chauffés, conduit à la création et au financement d'un nouveau métier n'est, pour les « servants » des chaudières, que l'occasion de maintenir par leurs gains une société de montagnards quitte, naturellement, à avoir — et peu importe le combustible choisi — des systèmes de chauffage parfaitement entretenus et des radiateurs dans toutes les pièces de leurs maisons modernisées.

- 14 Encore aujourd'hui, bien avant l'aube, juché sur sa mobylette, le scaldino sillonne Paris et, il y a quinze ans, quand ils étaient encore près de cent, « dès qu'au petit matin tu voyais du côté de Passy un homme en bleu, avec sa mobylette, tu savais que c'était un cousin, un oncle, qui venait du travail. » Pendant des décennies, Paris a été vécu comme une suite de villages et d'itinéraires où certaines rues et immeubles étaient bourrés de gens connus et où les commerçants — à Boulogne, à La Villette, autour de la Gare de Lyon — étaient italiens ou avaient appris l'italien. La référence de cette réorganisation spatiale de la ville était la société montagnarde que l'on avait partiellement reconstituée parce l'on était nombreux — maçons, plâtriers, scaldini... — et que l'on se serrait les coudes en étant endogame. Les rencontres avec les prêtres de la Mission italienne ne manquaient pas, ni les bals du dimanche après-midi — occasion de fiançailles et de mariages — ni même les fêtes calendaires de fin de saison.

### **Chauffer Notre-Dame de Paris**

- 15 La consécration d'un travail acharné était, pour certaines familles, la charge — quasi héréditaire — du chauffage d'un édifice public : le cas de la cathédrale Notre-Dame est extrême et significatif. Une même famille a chauffé la cathédrale de père en fils, d'oncle en neveu, de beau-père en gendre entre 1920 et 1975, date à laquelle le chauffage urbain a remplacé les chaudières à charbon. Si les gains n'étaient pas à la hauteur de l'importance morale des lieux, la responsabilité était pleine : l'archiprêtre se limitait à vérifier les comptes en enregistrant les dépenses. Le scaldino retrouvait — au-delà des conditions matérielles différentes et perfectibles — la tranquille sérénité des relations avec le curé de sa paroisse d'origine. Mais, l'été venu, même s'il a un salaire « fixe » qui lui permet de travailler à la réparation ou à l'installation des chaudières, sauf exception, le scaldino encore aujourd'hui, prend au moins deux mois de vacances. Il rejoint une maison qui a été ouverte et un jardin qui a été cultivé par les couples de retraités partis dès le printemps. L'ancien « servant » de Notre-Dame peut être fier d'avoir serré la main de quatre archevêques de Paris qui n'ont pas été rebutés par la saleté professionnelle du travailleur... mais cette continuité dans la charge des chaudières, cette quasi-invisibilité physique, est surtout à comprendre comme un reste, en plein Paris, des anciens cycles saisonniers. Le scaldino peut se centrer sur le hameau d'origine parce qu'il sait que, tant qu'il y aura des chaudières à charbon et leur service ingrat, personne ne songera à l'en chasser. A deux pas de Notre-Dame, les chaudières de Saint-Louis-en-l'Île fonctionnent encore. Le scaldino ne souffre guère des effets de la conjoncture : « Même en temps de guerre on a chauffé, plus difficilement, mais on a chauffé », disent ceux qui sont restés à Paris à l'époque.
- 16 Tout en fouaillant de sa pelle les tas de charbon, il regarde passer non seulement les archevêques mais les décennies. Il se tait et, à la différence des Auvergnats, il ne participe à aucune instance institutionnelle — associations, amicales ou syndicats — et négocie son salaire, comme il peut, à travers des rapports personnalisés.

### **La fête de fin de saison à Paris et au pays**

- 17 Les scaldini les plus vieux, certains ont dépassé quatre-vingts ans, se souviennent de l'époque où l'on ne chauffait que cinq mois et demi ou six : on arrêta à la mi-avril ou aux premiers jours de mai... et le retour annuel de la foire du Trône, quand elle avait encore lieu sur le boulevard Richard-Lenoir, annonçait que bientôt la saison s'achèverait. Venait alors le moment de se consulter pour choisir le jour de la fête, terme de la saison et début des retours aux hameaux. Pendant l'année, tous les montagnards maintenaient le contact, qu'ils fussent

scaldini ou travailleurs du bâtiment, tant parce qu'ils habitaient dans l'une ou l'autre des zones mentionnées — La Villette, gare de Lyon, Boulogne, Passy — que parce qu'ils se rencontraient — surtout s'ils étaient célibataires — au bal du dimanche après-midi. Après 1950, *Le Chat Noir*, à Boulogne, a été le lieu de rencontres entre émigrés des deux sexes provenant des mêmes communes mais la fête calendaire, par certains aspects homologues à celles qui avaient lieu quand les habitants des hameaux se dirigeaient vers les alpages du lac Moo au pays, ne réunissait, à la fin de la saison que les scaldini. Fête essentiellement masculine, où les femmes et le bal n'étaient qu'un accident, elle permettait, tant en 1930 qu'en 1950, de se retrouver entre hommes liés par des liens familiaux, de hameau et de métier mais qui, si leurs tournées ne se croisaient pas, n'avaient pas eu l'occasion de se rencontrer fréquemment pour le casse-croûte chez un bougnat lors de la fête de fin de saison. On se retrouvait, on parlait boutique et, surtout, ceux qui avaient été remplacés gratuitement par les autres marquaient leur reconnaissance par l'offre d'un verre de vin ou d'un repas.

18 Réunion générale des scaldini qui avaient réussi à presque monopoliser le métier au moins dans Paris *intra muros* et parfois même certaines des « bonnes adresses » en banlieue (églises ou entreprises), la fête de fin de saison ne pouvait pas ne pas attirer l'attention des charbonniers auvergnats. Un ancien scaldino, devenu représentant d'un charbonnier, nanti d'une puissante voiture qui était la marque visible de sa réussite, s'employa lors de la fête, pendant le dernier après-guerre, à convaincre les scaldini de l'opportunité de se fournir chez la maison qu'il représentait. Son succès ne fut pas durable, parce que les scaldini — hommes de confiance responsables de leurs chaudières — ne veulent pas de liens exclusifs, mais aussi parce que cette manipulation des valeurs attachées aux origines communes venait mettre en danger l'unanimité de la rencontre. Un « chef » tentait de s'imposer et les aspects économiques du travail risquaient de prendre le pas sur ceux des retrouvailles qui ne concernaient pas explicitement les négociations et les stratégies personnelles. Dans l'impossibilité de considérer la fête comme une expression de l'unanimité des sociétés villageoises d'origine — ce qui permettait de se dire qu'il n'y avait pas d'« organisateur » spécifique et donc de « chef » —, la fête fut désertée. Cela d'autant plus que l'installation progressive des familles, l'achat de la première voiture personnelle et la disparition, même parmi les Français, des anciennes formes de sociabilité exprimées par les bals et les guinguettes s'ajoutaient à l'allongement de la saison de chauffe pour rendre la fête anachronique. En même temps se révélait d'autant plus pressante la nécessité financière de travailler encore quelques semaines dans une branche connexe avant de pouvoir enfin rentrer au plus vite au village.

19 Toutefois, les représentations liées à l'unanimité ont encore une grande importance. Il s'agit toujours de s'efforcer de lier les origines et le métier. Ainsi, après bien des vicissitudes, une nouvelle fête a été mise en place selon des modalités différentes : elle a lieu dans une commune de la région d'origine — son choix ne va pas sans difficulté ainsi que celui du ou des médaillés (« il faut que tout le monde soit content ») — et la présence, au moins financière, d'un charbonnier auvergnat est un élément important de la manifestation. Si le danger d'une nouvelle apparition d'un « chef » est loin d'être conjuré — « nous ne voulons pas être contraints de dire que le charbon est bon s'il ne l'est pas » —, cet aspect de la question a moins d'importance que la bilatéralité des références qu'elle révèle. Il ne s'agit pas d'un dualisme mais d'une combinaison de traits culturels. Peu importe qui paye la médaille ou permet l'organisation de la fête, participants ou charbonnier ; le fond de l'affaire est que la médaille est donnée par un jeune, descendant de scaldino, peut-être futur scaldino lui-même, qui par son discours, lie aussi les deux sociétés de référence.

20 Ce jeune, par sa participation à la cérémonie, démontre tant la coprésence de traits culturels et leur combinaison, que la continuité du projet à travers les générations.

## La continuité des générations

- 21 Le métier de scaldino a offert et offre la possibilité de maintenir une double présence réelle dans les deux lieux d'implantation. C'est pour cela que les hameaux d'où viennent les scaldini ne sont pas dépeuplés comme ceux dont les habitants, également définitivement installés dans les nations d'immigration (surtout la France, la Grande-Bretagne et, en moindre mesure, la Belgique), ont dû choisir d'autres métiers. Malgré une évidente évolution dans le temps, la migration de ces montagnards, en particulier celle des scaldini, est encore caractérisée par un lien très vivace avec les hameaux et les paroisses d'origine<sup>5</sup>. Ce lien implique la subordination de la nationalité acquise ou gardée. La continuité du projet familial, qui soude trois générations, est le fil conducteur de cette ancienne migration : dès lors, que les générations suivantes naissent en Italie, en France ou en Grande-Bretagne, qu'elles *gagnent* ou *perdent* l'une de ces nationalités est un « fait », évalué en fonction des facilités qu'il offre par rapport au travail et, éventuellement, au retour productif de l'ensemble familial.
- 22 Il y a un rapport direct entre l'attachement aux origines, la continuité familiale et le métier. Cette « profession libérale » est vécue comme une activité *libre* et semble l'être réellement, au moins dans le cas de la tournée personnelle. Si l'on a pu transférer à Paris la presque totalité de l'ancien système de relations, c'est que le métier est transmis de génération en génération en ligne directe ou par voie de mariage. Si les jeunes de la troisième génération — quand on calcule à partir du dernier conflit mondial, ou la sixième, voire de la septième, quand on calcule à partir des premières migrations — deviennent des « cols blancs », ils admirent en même temps leurs grands-parents qui n'ont pas eu de « maître ». La « crise » aidant, il arrive que certains prennent la relève parce qu'ils sont sûrs de trouver un travail bien rémunéré qu'ils peuvent conduire à leur guise. Le maintien de la vie villageoise a conditionné ou même déterminé le processus migratoire. Bien évidemment le phénomène n'est pas particulier à ce groupe, mais, du fait de sa durée, il permet de mettre en doute l'opinion reçue qui établit un lien trop direct et unique entre émigration, prolétarianisation et déstructuration de la société rurale<sup>6</sup>.
- 23 Contacts réguliers pendant le travail, rencontres conviviales les dimanches et à la fin de la saison, soutien en cas de coup dur et contrôle des sources d'activité ainsi que la médaille d'or collectivement décernée, permettent la transmission du métier et dessinent une unité culturelle maintenue et même renforcée à travers lui. Le métier, un quasi-monopole de fait, permet aux familles d'« établir » littéralement les descendants tout en leur garantissant des revenus qui le rendent attrayant si les jeunes n'ont pas envie de changer d'orientation à travers les études ou si, les ayant accomplies, ils ne trouvent pas de travail avec leurs diplômes. Rouage infime lié à l'amélioration technique des conditions de l'habitat, mais dont l'absence est pour cela même inconcevable une fois que l'on n'a pas encore délaissé la chaudière à charbon tapie dans le sous-sol même de la « maison bourgeoise » ou de l'« usine à dormir » qui l'a suivie, la « profession libérale » a permis, permet et permettra encore, pendant quelques années, une intégration et non une assimilation à la société française. La suprématie donnée au choix du devenir personnel et familial dans la société française est évidente pour les familles qui se sont dirigées vers la France mais celles-ci savent aussi qu'elles ont des cousins, dans d'autres nations, auxquels on peut s'adresser en cas de besoin ou simplement pour tenter sa chance ailleurs. Le métier parisien a amorti le choc de la transition, celle-ci a eu lieu sans rudesse et l'identité, personnelle et culturelle, n'est pas perdue<sup>7</sup>.
- 24 A la différence des Auvergnats, les scaldini n'ont pas investi leur épargne à Paris — même si certains, rares, ont leur entreprise. Les scaldini n'ont pas d'associations ou d'amicales, alors que pour les Auvergnats celles-ci foisonnent ; ils n'ont pas non plus d'hommes politiques qui glorifient un certain régionalisme parce que le centre de gravité idéologique s'est déplacé de la région à Paris, même si les descendants de ces immigrés « redécouvrent » la culture régionale. Les scaldini sont désormais, à quelques exceptions près, de nationalité française, mais jusqu'à ces toutes dernières années, leur référence était le lieu d'origine. Des investissements ont été

faits là-bas et le va-et-vient des retraités maintient intégrées à la société française et pourtant distantes de celle-ci, les trois ou quatre générations qui composent chaque famille. Si l'on n'habite plus tous sous le même toit, le dimanche on continue à manger tous ensemble. L'endogamie n'est plus une règle absolue mais elle est encore fréquente et il n'est pas question que le mari français d'une fille de scaldino ne passe pas au moins quinze jours au hameau pour que les grands-parents « profitent » des petits-enfants.

## **La suprématie donnée au devenir individuel permet d'ordonner deux références culturelles dans une réversibilité orientée des choix**

25 A l'époque du machinisme industriel, l'immigration a été surtout étudiée du point de vue de la prolétarisation. Le cas des scaldini, comme celui des Auvergnats, montre qu'il a existé d'autres possibilités. Certes, la plupart des immigrés ont cherché et trouvé du travail dans la grande industrie et, par là, ils ont été nécessairement intégrés dans les grandes catégories socioprofessionnelles du travail salarié<sup>8</sup>. Mais, même au siècle dernier et au début de celui-ci, sans parler du moment présent, un émigrant pouvait aussi trouver du travail dans le secteur des services, le « tertiaire ». Cette possibilité n'était pas seulement une alternative à la condition ouvrière au sens strict, mais il semble bien que certains immigrés aient préféré ce type d'insertion. De nombreux métiers du chauffage (bournats, charbonniers, scaldini), rentrent dans cette catégorie des services, au moins du point de vue des personnes qui les pratiquent. Les chauffeurs de chaudières, qu'ils aient été Savoyards, Piémontais, Valdôtains, Frioulans ou Bretons, ont valorisé ce secteur du chauffage, tout comme les scaldini de l'Apennin de Parme et Plaisance, parce qu'ils y étaient maîtres de leur effort. Il en allait de même pour les Auvergnats, grossistes ou bournats, à la grande époque du chauffage à charbon. Face aux contraintes de l'industrie, ces immigrés, internes ou internationaux, ont cherché des occupations qui ne remettaient pas en cause leur conception de la vie. Montagnards, à la fois éleveurs et paysans, ils ont gardé un esprit de petits propriétaires, ou de futurs petits propriétaires, à travers leur attachement farouche au village. Cela justifie, maintenant et par le passé, le recours, au moment de l'installation, à tout le réseau de parenté et au système de relations villageois. Chez les scaldini, en particulier, l'émigration n'a jamais été conçue comme une rupture avec le passé mais comme un choix interne au projet familial et cohérent avec celui-ci. Certes, tel est le cas pour tout migrant, mais de fait, certains métiers permettent mieux que d'autres, du moins à certains moments, de maintenir cette cohérence, (cf. note 7).

26 A travers le retour régulier, le métier de scaldino offre la possibilité de tracer l'épure historique du périple mais il permet aussi de comprendre comment l'on se soustrait à ce dernier en valorisant la famille nucléaire. Le périple, qui caractérisait l'émigration du siècle dernier et, jusqu'au dernier conflit, celle de ce siècle aussi, a été considéré depuis lors par les scaldini comme une « comédie des six mois ici et des six mois là-bas ». On n'a plus voulu en être l'acteur bien que le métier se prêtât admirablement à une double activité en deux endroits différents. La famille nucléaire a pris le pas sur la famille « patriarcale ». L'installation à l'étranger est devenue la règle. Si récemment (1970), le périple a été abandonné par tous, bien que certains hommes de quarante ans se demandent s'ils ne pourraient pas gérer eux-mêmes les locaux commerciaux qu'ils ont achetés au pays, la conscience des origines en a pris la place. Les congés au moins d'août, avec l'attribution d'une médaille d'or au plus vieux scaldino et la fête du saint patron, permettent d'apercevoir le fait. La médaille maintient une certaine unité professionnelle : elle concrétise la nécessité de rester tous unis même s'il n'y a plus guère de retours définitifs aux hameaux. Devenu « français » aux yeux des « pays », le groupe a besoin de se ressouder tant en Italie qu'en France où une concurrence excessive pourrait mettre à mal des intérêts individuels bien fragiles. Mais, en même temps, cette affirmation de soi se fait à quelques jours de distance des fêtes calendaires des différents saints patrons qui ont été

transposées, souvent, au mois d'août. Mais il y a autre chose, c'est encore au cours de ce mois que l'on se rend au cimetière en disant explicitement que l'on remplace ainsi le deux novembre. Comme, en même temps, il n'est pas question que la plupart des familles et des enfants passent ailleurs qu'au hameau leurs deux mois de vacances et que trois générations se trouvent donc réunies dans la maison familiale — ou dans la nouvelle maison — alors que la fenaison bat son plein, il est clair que ces enfants ne sont pas que des estivants mais des personnes insérées dans une continuité des représentations et des valeurs. Il faut ajouter ici à ce qui a été indiqué à propos de la solidarité, que, bien souvent, des émigrés morts à l'étranger sont inhumés dans le cimetière paroissial. Une famille « qui n'aurait pas les moyens, verrait quand même arriver le corps au village bien avant ses proches » : la collecte entre scaldini et, plus largement, entre émigrés des mêmes origines, permet de régler ce genre de difficultés. Il a fallu agrandir certains cimetières que l'on aurait fini par abandonner s'il n'y avait pas eu cette catégorie particulière d'inhumations. Si le retour à l'issue du périple n'existe pratiquement plus parce que les enfants de ceux qui avaient émigré en 1920 ou en 1946 ont fait des études en France (de même que les petits-enfants, qui commencent à être géniteurs à leur tour), le principe directeur de la *chronique familiale* reste encore lié, en 1986, aux valeurs de la société d'origine. Continuité entre les générations et relations de « paroisse » permettent le *devenir individuel*<sup>9</sup>, à travers la réussite du projet intergénérationnel. De génération en génération, on n'hérite pas que des terres — souvent incultes aujourd'hui — ou des maisons que l'on peut restaurer : on hérite aussi des sépultures. Bien que subordonnées au choix de vivre en France, terres, maisons et sépultures sont encore réunies en une totalité — instable mais réelle — : ce mois d'août qui condense la remise de la médaille par un jeune, la fête du saint et la commémoration des défunts. Si, par l'installation, la suprématie est donnée à la configuration de valeurs de la société française, il est en même temps certain que les représentations relatives à l'État-nation héritées du siècle dernier sont profondément remises en cause par des phénomènes de cette nature. Même s'ils la subordonnent à leur devenir personnel dans la société française, les scaldini et leurs descendants ont l'expérience, contemporaine, d'une totalité sociale locale, intergénérationnelle et transnationale. Cette expérience est loin d'être un archaïsme.

- 27 Les membres de ces familles sont à la fois les auteurs de leur devenir personnel — ils subordonnent toute représentation de l'État-nation à travers leur dévalorisation de la nationalité — et les héritiers d'un projet maintenu<sup>10</sup>. Leur choix en faveur de la France n'empêche pas les scaldini de valoriser leurs origines et la continuité des générations. L'allégeance aux origines — en vertu de représentations que j'appelle « chthoniennes »<sup>11</sup> — est le sens que ces personnes et ces générations ont donné à un métier administrativement non répertorié, inconnu, éreintant, salissant (« en 1920, les concierges français ne voulaient pas se salir les mains ») que certains de ces montagnards ont découvert, vers 1900, alors qu'ils travaillaient au percement des galeries du métro. Métier qu'ils se sont approprié et qu'ils ont gardé dans un système villageois de relations toujours renouvelé même s'ils sont devenus parisiens par le travail et, petit à petit, Français par naissance. Ce « travail de bagnard », souterrain et « pas sorcier », c'est-à-dire fort simple ne nécessitait pratiquement pas d'apprentissage selon les scaldini eux-mêmes. Et ce métier n'aurait qu'un faible intérêt pour l'histoire de la vie urbaine si on l'abordait par l'histoire particulière du chauffage : en effet, celle-ci risquerait d'être dominée par celle des constructeurs et de l'automatisation progressive des chaudières, et n'éclairerait pas l'histoire des hommes qui les entretenaient.
- 28 Mais ce métier a, au contraire, une grande importance pour comprendre comment des familles et des réseaux d'émigrés-immigrés donnent un sens à leur projet de vie et à ses différentes modifications dans le temps. Fondamentalement transnationaux, les scaldini et leurs descendants semblent capables d'assumer les références locales de ce projet ainsi que sa continuité internationale. Ils annoncent peut-être une forme particulière, nouvelle, d'*interaction* entre les cultures.

---

## Notes

1G. Campani, « Assimilation et réseaux. L'immigration italienne en France », *Peuples méditerranéens*, n° 31-32, 1985. Cet article résume la recherche réalisée par G. Campani et M. Catani pour le compte de la Consulta Emigrazione de la région Emilie-Romagne et de l'Institut F.-Santi de cette région. Voir aussi pour une vision plus générale des liens maintenus par les Italiens : G. Campani, M. Catani, « Les réseaux associatifs italiens en France et les jeunes », *Revue européenne des Migrations internationales*, n° 2, 1985.

2Massin, *Les cris de la ville. Commerces ambulants et petits métiers de la rue*, Albin Michel, 1985, Paris (bibliographie).

3Les migrants originaires de la zone ne sont pas tous scaldini, bien évidemment, mais surtout maçons, plâtriers... La migration a commencé avant l'Unité italienne (cf. note 1) et s'est développée dans le dernier quart du siècle dernier. Un mémoire récent offre un excellent matériel de comparaison : Luigi Taravella, *Histoire sociale des habitants de Rocca di Ferriere (Piacenza) émigré dans la région parisienne, à travers les récits biographiques, 1880-1980*. Mémoire de maîtrise en sociologie, univ. de Paris VIII, juin 1983.

4S'il existe des hameaux qui ne sont pas trop loin du village siège de la municipalité — encore que, même dans ce cas, le relief du terrain rende difficiles les communications — la plupart d'entre eux se trouvent à plus d'une heure ou deux de marche de la mairie. Par conséquent, le véritable centre de cette poussière de hameaux est la paroisse de la fraction. Les quatre ou huit hameaux relativement proches qui la composent se reconnaissent plus dans la fraction qui les rassemble autour de l'église que dans la commune, trop éloignée et composée de plusieurs paroisses. Ainsi, entre 1950 et 1960, quand les sentiers muletiers commençaient à peine à être asphaltés, les ordonnances municipales étaient encore affichées à la porte de l'église ou même lues en chaire. Aujourd'hui, l'influence de l'Eglise est encore importante.

5Les scaldini ont permis la poursuite de l'exploitation de terres qui auraient été autrement abandonnées ; ils ont donné du travail aux maçons en faisant construire leurs maisons, parfois luxueuses. Ils font travailler les commerçants pendant l'été en même temps que les touristes italiens. Mais tout cela ne suffit pas à sauvegarder une économie de montagne pratiquement dépourvue d'industrie (18 % des actifs travaillent dans le bâtiment). S'il est vrai que l'Etat italien finance une « *Comunità montana* » dans le but d'améliorer formation et production, les vallées de l'Arda, du Trebbia et du Nure semblent destinées — en dépit de la tradition de retour des scaldini — au déclin démographique.

6F. Piselli, *Parentela e emigrazione*, Torino, Einaudi, 1981.

7Pour le détail dans le cas d'une migration interne (Mayenne-Paris), voir M. Catani et S. Mazé, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Librairie des Méridiens, Paris, 1982.

8F. Alberoni, M. Baglioni, *L'integrazione dell'immigrato nella società industriale*, Bologna, Il mulino, 1965.

9Je prends cette expression, « devenir individuel », au sens que lui donne L. Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Seuil, Paris, 1983. De même en faisant allusion à l'identité collective et à l'interaction entre celle-ci et l'idéologie universaliste, je fais référence à l'article de cet auteur. « Identités collectives et idéologie universaliste : leur interaction de fait », *Critique*, n° 456, 1985.

10M. Catani, avec la collaboration de G. Campani et S. Palidda, *Analyse des motivations des personnes qui déclinent la nationalité française par le jeu de l'art. 45 du Code de la nationalité*, Rapport présenté au ministère des Affaires sociales et de la Solidarité nationale, direction de la Population et des Migrations, Paris, novembre 1984.

11J'appelle « chthoniennes » des représentations que l'on pourrait croire suffisamment définies en parlant de « valorisation de la localité d'origine », parce que les investissements, les réunions familiales et collectives avec leurs cérémonies et, surtout, les inhumations dessinent un succédané de la transcendance proprement religieuse. Ce succédané est volontairement créé par les émigrés-immigrés et leurs descendants. Voir Catani, « Les migrants et leurs

descendants entre devenir individuel et allégeance chthonienne », *Cahiers internationaux de Sociologie*, 2<sup>e</sup> semestre 1986.

---

***Pour citer cet article***

Référence électronique

Maurizio Catani, « Les scaldini de Paris », *Terrain* [En ligne], 7 | 1986, mis en ligne le 19 juillet 2007.

URL : <http://terrain.revues.org/index2907.html>

**Catani M.**, 1986, « Approche des communautés étrangères en France. Les *scaldini* de Paris », *Terrain*, n° 7, pp. 14-23.

---

---

***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Index géographique*** : Paris et Ile-de-France

***Index thématique*** : urbaine (anthropologie), minorités ethniques

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle